

FRANÇOIS JOLAIN

NOTRE PARADIS SERA FAIT DE NUAGES



François Jolain

Notre paradis sera fait
de nuages

© François Jolain, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5707-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Elle regardait l'horloge, il était 7 h 45. Comme chaque matin, elle se trouvait dans sa cuisine, d'un rouge vif faux qui vient accentuer un plastique d'une homogénéité parfaite. Le genre de cuisines contemporaines froides et sans âme vendues par milliers. Si Marie devait se comparer à un objet, ça serait une horloge, une sorte de mouvement cyclique qui recommence indéfiniment.

Son aiguille des heures serait les événements annuels : les anniversaires de ses fils, Noël, les vacances... Cette aiguille a comme cadran son visage qui vieillit. Son aiguille des minutes représente les mois qui passent, ces altérations de semaines et de week-ends, ces mouvements imperturbables que des saisons viennent légèrement modifier.

Le réveil de ses fils venait de sonner dans la maison. L'aiguille qui imprègne le plus sa cadence sur le mental de Marie était l'aiguille des secondes, la plus fragile, la plus instable, la plus anxiogène. La deuxième horloge humaine de la maison, leur père, prenait son petit déjeuner.

Marie est vénézuélienne, elle est arrivée en France depuis maintenant 10 ans pour poursuivre ses études supérieures. Son futur au Vénézuéla était plus que restreint. Ici, elle se sentait en paix, sa perpétuelle horloge lui procurait une perpétuelle tranquillité. Paradoxalement au même endroit que dans sa maison natale, l'horloge de la cuisine remplaçait le portrait de Chavez. Marie avait remplacé une dictature communiste par une dictature du temps. Le temps tue, mais ne vole pas les citoyens et ne peut être corrompu, c'est déjà ça de mieux pensait elle.

Son mari, Luc, était parti se préparer pour emmener les enfants à l'école. Luc était un Normand, ils se sont rencontrés à la Rouen Business School. Leur première année fut éclair et d'un amour laminaire profond. Au début, Marie ne voyait clairement pas le futur père de ses enfants devant elle, trop faignant, trop immature, loin d'être un mari. Naturellement, Marie a commencé à investir sur lui. Investir du temps, de la patience. Investir des batailles pour lui faire perdre ses mauvaises habitudes. Après 6 ans ensemble, elle avait enfin le père de ses enfants.

Le proverbe, *l'amour rend aveugle* prend tout son sens avec Luc. Il n'a rien remarqué de ses propres changements. Il se pensait un jeune venant de commencer le travail. En apprenant la nouvelle de la grossesse de sa femme, il réalisa qu'il travaillait depuis déjà 4 ans, et qu'il serait maintenant père.

L'aiguille des secondes de Marie venait de faire son premier mouvement : les enfants avaient pris leurs petits déjeuners. Luc venait de claquer la porte en les emmenant à l'école. Le deuxième mouvement commença : aller au travail en passant prendre Jean.

Chapitre 2

Recroquevillé sur lui-même, entre deux voitures stationnées dans la rue, Jean attendait. Il venait juste de quitter sa maison, et semblait déjà vouloir y revenir. Marie travaillait avec Jean depuis ses débuts à Zalux. Son caractère très ouvert a été d'une aide précieuse pour elle. Jean avait grandi avec l'entreprise, son entreprise et sa vie se confondaient. Aussi bien par son caractère syndiqué que par son physique, Jean représentait à merveille la vision ouvrière communiste, une sorte de père de la nation qui défendait inlassablement le bien prolétaire contre le mal patronal.

— Tu vas bien ? demanda Jean une fois installé, la ceinture à peine bouclée. Savoir comment va Marie n'était en fait pas vraiment le but de la question. Sa question servait surtout à demander à l'interlocuteur la permission de rentrer dans un monologue détaillant sa dernière situation énervante. Marie, qui préférait surtout écouter plutôt que parler, trouvait avec Jean un collègue idéal. Et c'est avec une envie sincère, qu'elle entra dans la gueule du loup en répondant :

— Oui et toi ?

— Tu te rappelles ma demande pour équiper le personnel d'exosquelettes ? Il ne laissa nullement le temps de Marie pour répondre et reprit. Il s'agit d'une technologie pour améliorer le confort des ouvriers, tu t'habilles d'une armure motorisée qui porte à ta place. Ça vient du Japon, ils l'utilisent là-bas, résultat : ils sont centaines ! Bref, comme d'habitude la direction a refusé ma proposition. Le bien être des salariés leur passe complètement au-dessus de la tête. Et c'est encore une fois, l'excuse financière qui est mise en avant.

Ces derniers mots étaient à destination de Marie. Comme elle travaillait en tant que commerciale, elle faisait partie de la direction, qui par nature devait davantage être au courant des histoires de trésorerie de l'entreprise.

— Je n'ai rien entendu sur cette affaire, trancha Marie après un long silence devenu gênant, dans le pôle commercial aussi, les budgets sont de plus en plus restreints. Le chiffre d'affaires ne permet plus beaucoup de liberté de dépenses.

— Depuis maintenant 10 ans, on me sort chaque année que le chiffre d'affaires diminue, et aucun patron n'a réussi à inverser la vapeur ! Plein d'idées, aucun résultat.

Après un nouveau silence, Jean ajouta, et puis il y a aussi ma voiture ! Comme tu le sais très bien, puisque cela fait maintenant une semaine que tu me conduis aimablement au travail, ma voiture est au garage. Les nouvelles sont affligeantes, ils viennent enfin de trouver la faille ! Une semaine pour la trouver, ils ne sont décidément pas pressés. Bien, je m'imaginais dès lors pouvoir venir la chercher dans les prochains jours. Et bien non, au téléphone, ils m'informent qu'il faut maintenant commander la pièce et il faudra encore pour une semaine de délai. In-cro-yable ce niveau d'incompétence. J'ai haussé le ton, mais rien n'y fait, je ne pourrai pas retrouver ma voiture avant. Tu peux me conduire au travail encore une semaine de plus ? Sinon, je peux voir avec d'autres collègues ?

— Non, aucune, ta présence dans la voiture rend le trajet plus ludique.

Marie pouvait effectivement supporter encore une semaine de plus Jean dans sa voiture. Cela ne venait pas vraiment de l'aspect ludique, plutôt du trajet, au final assez court, qui garantissait un temps variant entre 15 et 25 minutes en compagnie de Jean. Ce qui suffisait pour discuter avec lui, tout en évitant les discours à rallonge fatiguants.

Chapitre 3

À vrai dire, Jean se trompait, Zalux perdait du chiffre d'affaires depuis au moins 15 ans.

L'entreprise date de 1982. À cette date, un agent immobilier loupa de peu la vente d'une maison, car il ne trouva aucun stylo autour de lui. Ne pouvant signer dans l'immédiat, l'acheteur partit en promettant de revenir dès que possible avec l'offre signée. L'acheteur ne revint jamais. Ne supportant plus de devoir toujours acheter des stylos jetables qu'on finit par ne jamais retrouver, l'agent voulut construire un stylo en acier, incassable qu'on gardera toujours près de soi. Le stylo Zalux était né.

L'entreprise prospéra doucement, sans vraiment innover. Le prestige de qualité et de longévité, permit au stylo de se vendre tout seul. L'entreprise joua sur sa notoriété pour également vendre des blocs note, des règles et toutes les fournitures de bureau. Dans un monde dominé par le papier, Zalux était une icône sans concurrent. Le rêve prit fin avec l'arrivée du monde numérique dans lequel Zalux n'existait pas.

Depuis le début de l'informatique, de plus en plus de monde préférait taper sur ordinateur qu'écrire sur papier. Les ordinateurs portables ainsi que les smartphones ont précipité Zalux vers le déclin.

La tentative de redressement par les patrons avait échoué. Un effort vain avait été porté sur la diminution des coûts de production. Le peu d'économie ne suffisait pas à endiguer la perte des ventes. La patronne actuelle, Véronique, avait mis en place une autre approche visant à utiliser le numérique comme allié. Elle ouvrit un site d'e-commerce où les utilisateurs pouvaient personnaliser leurs stylos. Pour la première fois, l'entreprise se mit à faire de la publicité pour vendre leur stylo, priorité donnée à internet. Rien n'y fait, au mieux la chute était moins rapide, mais toujours existante.

Marie et Jean arrivèrent au travail. Aujourd'hui, l'entreprise s'engagea dans une nouvelle tentative pour redresser l'entreprise, sans doute la dernière. Zalux allait commercialiser un nouveau stylo entièrement connecté. Le stylo ne servait

pas à écrire sur du papier, mais sur des tablettes et smartphones. Il était livré avec une application pour l'utiliser. Véronique voulait aussi un système de stockage par internet. La première série venait d'être livrée, Véronique et Marie devaient tester le produit, valider ses caractéristiques et commencer dès que possible sa vente.

La complète amnésie de Jean sur cet événement marquant n'avait rien d'une erreur. Pour les ouvriers comme Jean, ce nouveau stylo était une étrangeté. Ce produit échappait totalement aux savoir-faire de Jean et de ses collègues ouvriers. Son fonctionnement était mystérieux, nul besoin de métallurgie. Ce stylo était fait seulement d'électronique et d'informatique. D'ailleurs personne à Zalux ne pouvait le réaliser. Toute sa conception a été faite par une PME lyonnaise, qui a bien évidemment sous-traité sa fabrication à une usine chinoise. L'application pour smartphone ainsi que la plateforme web pour sauvegarder les notes ont quant à elles été faites par une PME parisienne. Jean se sentait dépassé par ce produit et ne voulait pas en entendre parler.

Un nouveau mouvement de son aiguille commença. Elle monta voir Véronique, qui l'attendait souriante avec le produit dans les mains.

— Il est là, annonça Véronique.

— Alors ? Comment le trouves-tu ?

— Je te laisse l'essayer avant, on en discute après.

Marie prit le stylo dans sa main droite, le smartphone dans sa main gauche. Elle ouvrit l'application, un rectangle blanc s'étala sur tout l'écran. Le stylo venait rompre l'homogénéité de l'écran en dessinant un fin trait noir, selon les gestes de Marie.

— C'est exactement ce que l'on voulait, dit-elle.

— Oui, peu de latence, bonne sensation en main, le trait est précis. Tout le cahier des charges est respecté. Cependant, la sensation "papier" n'est pas là. Nos clients risquent d'avoir un choc.

— Dans notre campagne de pub, on ne vise pas nos clients habituels, on vise plutôt la génération digitale. On insiste plus sur les fonctionnalités qu'apportent le numérique : nombre de pages illimitées, possibilité d'effacer simplement,

stockage en ligne sécurisé sur internet.

— Oui évidemment, d'ailleurs, les campagnes de pubs sont prêtes pour les réseaux sociaux ?

— Oui, tout est bon.

— Alors, on peut diffuser les annonces dès maintenant.

Marie confirma la demande et repartit vers son bureau. Les annonces furent envoyées en quelques secondes. À travers le monde entier, des milliers de personnes devraient commencer à voir apparaître comme par enchantement le nouveau stylo Zalux dans leur fil d'actualités.

Rien n'est plus lugubre qu'un ordinateur. Cette machine est si mathématique qu'elle en devient anxiogène. De la couleur bleuâtre de son écran à la disposition des touches de son clavier qui ressemble à la disposition des tombes dans un cimetière, tout pousse à s'en éloigner. Et c'est précisément ce que fit Marie. Après avoir passé toute la matinée à mettre à jour des tableaux vides de sens et remplis de nombres, elle partit manger.

Quand elle arriva à la salle à manger, elle entendit Olivier, un autre collègue de l'atelier dire d'une voix tangible et accusatrice :

— J'ai déjà vu cette technique dans d'autres boîtes, c'est exactement ton cas. Comme, ils ne peuvent pas te virer facilement, ils font tout pour rendre ton travail désagréable. Comme ton exosquelette allait te faciliter ton travail, ils vont tout faire pour ne pas te l'acheter, afin de te pousser vers la sortie.

— Des coups bas, dans le dos comme ça, ça ne m'étonne pas de la direction, répondit Jean. Il sortit son café que la machine venait de lui préparer, fit quelques tours avec sa cuillère dans sa tasse et continua.

— Tiens ! D'ailleurs, tu viens toi à la manifestation samedi. On va bloquer le rond-point à l'entrée de la ville.

— Bien sûr, j'attends beaucoup de ce mouvement et de l'état. Il faut que ça change dans ce pays !

— Et toi Marie ?

Un éclair venait de traverser les pensées de Marie. D'abord, car son esprit n'était pas prêt pour entamer une conversation. Ensuite, car elle venait de trouver l'énigme qui restait en elle depuis son arrivée en France. Après 10 ans dans ce pays, son intégration était parfaite. Elle n'a d'ailleurs jamais connu la moindre stigmatisation. Cependant depuis qu'elle maîtrisait la langue et la culture française mieux que ses collègues, depuis qu'elle s'était mariée à un français et avait reçu la nationalité française, elle se sentait pleinement ancrée dans ce pays. Seul un détail inexplicable la maintenait dans le doute, une sorte de barrière invisible qui la tenait à distance des Français de souche.

À cet instant, ce détail venait d'être résolu : elle ne s'était jamais révoltée, pas la moindre revendication, pas le moindre jour de grève, aucun avis politique. Beaucoup d'amis allaient faire la manifestation de samedi, elle, l'idée ne lui avait même pas traversé l'esprit. Tout le monde lui parlait de leurs problèmes, de leur paradis imaginaire, elle, vivait son paradis. Est-ce vraiment ça son détail ? Sa dernière pièce au puzzle français ? Il lui manquait un coup de gueule ? Cette révélation paraissait absurde, assez absurde pour n'y avoir jamais songé. Cette vision ne lui convenait guère, elle ne se voyait pas aller manifester. Elle commença une phrase d'excuse pleine de rancunes :

— Je suis occupée, tu sais la famille, les enfants, ça laisse peu de temps

— Oui je sais j'en ai eu un d'ailleurs ! répliqua Jean.

Cette dernière phrase pétrifia Marie : "j'en ai eu un", Jean parlait autant de son fils que de son épouse. Pourtant il ne semblait pas pour Marie que ce fils soit mort. Pourquoi ne lui aurait-elle rien dit. Elle se dit que Jean avait du mal s'exprimer. De toute façon Jean continua à parler :

— On ne te demande pas de rester tout le week-end, juste une heure, tu verras, il y aura une bonne ambiance.

La curiosité avait pris le dessus. Faire partie d'un mouvement de révolte était peut-être la dernière pièce manquante d'un processus d'intégration secret. Elle n'avait vraiment pas prévu cet événement. Son samedi était déjà planifié comme tous les jours de la semaine. Elle simulait déjà les mouvements de son aiguille des secondes, toutes ces successions d'actions. Son désir était plus grand que sa tranquillité. À demi inconsciente, elle sortit :

— Bon, dans ce cas oui, je vais pouvoir trouver du temps

— 10h ?

— OK 10h

Elle avait sciemment déréglé son horloge.

Chapitre 4

Le changement débuta, il est 8h, le réveil de Jean sonne. Il se précipita pour l'éteindre. Autour de lui se trouva sa chambre à coucher. Les efforts faits pour la personnaliser étaient vains, la pièce était d'une monotonie surprenante. L'agencement et les meubles ne traduisaient aucun goût particulier mise à part celui de faire comme tout le monde.

Jean n'avait aucune horloge interne. En l'absence totale de nouveautés, de changement ou de projet, observer le passage du temps est impossible. Ses battements ont disparu, tout comme le temps en lui.

Il se pencha à droite et découvrit une humaine, son épouse. Tous les jours le même rituel, la même déception de la voir. Il fallut 30 ans de mariage pour en arriver à ce point. Quand, la plupart des hommes d'Europe ne tenaient pas les 50 ans en vie, signer un contrat de mariage à la vie, à la mort, c'était signer un bail amoureux sur 25 ans tout au plus. Maintenant que ce bail peut franchir les 60 ans, il arrive qu'il ne contienne plus beaucoup d'amour.

C'était justement le cas de Jean. Ne plus s'aimer après 30 ans est une chose, savoir que ça peut durer encore 30 ans s'en est une autre.

Pourtant, il ne souhaite pas le divorce. Son épouse est la dernière proche qu'il lui reste. Ses parents étaient maintenant déjà enterrés, et il ne voyait plus son fils unique. Il avait quitté la maison, il y a maintenant 5 ans. Il préféra ne plus vivre dans ce foyer et partir sans diplôme que de continuer à souffrir de l'ambiance suffocante et délétère qui y régnait.

Oui, Jean souhaite le changement, mais pas l'inconnu. Dans ce possible divorce, il y avait trop d'inconnu, trop de sentiments d'échecs. Ce sentiment est pourtant plus que relatif. Qu'avait-il réussi ? Qu'avait-il à perdre ? Il n'attendait rien de sa vie, et pour cette raison n'a jamais vraiment été déçu. Jean était une âme anonyme de plus dans l'humanité. Cette macabre vision de n'être rien était enracinée dans son inconscient, c'était sa partie de lui, qu'il refusait de voir, se rendre compte que l'on est rien.

Jean se mentait, la raison pour laquelle, il ne voulait pas quitter son épouse

n'était pas la peur de l'inconnu, mais la peur de mourir seul. Cette idée lui glaçait le sang. Se voir vieillir seul dans son appartement, à attendre la mort dans l'indifférence générale était insupportable.

Pourtant son raisonnement était rempli d'ironie, au vu de ce que son épouse buvait, Jean avait de grande change de finir veuf.

La raison de ce réveil était la manifestation de samedi. Jean arriva au rond point à l'entrée de la ville au niveau du centre commercial vers 9h.

A peine en conditions, Jean s'allia à ses collègues de l'atelier. Seulement une petite dizaine était présente. Les slogans des pancartes montraient un véritable manque de créativité de leurs auteurs, de simple «président démission » sans force ni volonté qui trahissent l'angoisse de l'écrivain devant sa pancarte blanche et la volonté de la remplir avec la première pensée idiote venue.

Le pouvoir d'achat était dans toutes les bouches. Ce borbier d'idées avait précédé un borbier de véhicules arrêtés. Les tensions montaient entre les automobilistes et les manifestants. Le paradoxe tenait justement dans cette scène : pour le bien du peuple, il faut emmerder le peuple. Cette pensée se stoppait aux réfractaires pragmatiques pour qui celui qui l'empêche d'avancer est forcément un ennemi.

Au milieu de ce paradoxe transformé en foutoir, la présence de Marie était inaperçue. Voilà déjà un quart d'heure qu'elle était arrivée dans un silence presque magique au milieu des klaxons. Comme à son habitude, elle se contentait d'observer. Contrairement à Jean qui mégaphone autour du cou scandait des revendications fantasmées.

Un petit groupe s'amassa autour d'une voiture de type citadine plutôt récente, le genre de voiture pour "dompter la jungle urbaine". Le ton monta soudainement, l'automobiliste s'énerva. Le comportement d'abord provocateur du manifestant devient violent. Cette violence se propagea comme une onde de choc à tout le rond-point. Et en une fraction de seconde plusieurs personnes accoururent autour du véhicule non pour calmer, mais pour aider leur ami à avoir le dessus. L'automobiliste, après avoir verrouillé sa voiture, commença à faire mine d'avancer pour se sortir de l'embuscade. Mais ce fut trop tard, sa voiture était encerclée, le bruit de la tôle résonna dans l'habitacle, des coups plus bruyants que violents s'abattirent sur la voiture. Jean, dressé comme une muraille devant le par-choc, empêchait tout mouvement.

Jean était rouge. Ses yeux brillaient de fièvre, le regard noir. Les veines bleues de ses bras sortaient comme des tiges de fer. Jean venait de trouver un sens à sa minable vie. La haine envers les politiciens, les patrons, son épouse, son fils, sa lâcheté se personnifiaient dans ce conducteur anonyme. Il tenait le coupable de ses erreurs passées, de sa situation sans futur. Il était hors de question de le laisser passer, comme il a laissé passer sa vie. Devant ce tas d'acier d'une tonne, ses battements de cœur saturaient, sa force était démultipliée.

Une bataille s'était lancée entre la voiture et Jean. Jamais il ne s'était senti aussi vivant, il consumait un instant loin de sa routine, un moment unique dans sa vie industrialisée.

Une main, un bras puis un corps s'interposèrent entre Jean et la voiture. Les bruits de tôle avaient cessé. Une voix d'homme s'immisça: « C'est bon Jean, il va t'écraser, ça va mal finir ». La main la prit par les épaules, il fallut toute la puissance du corps pour la déplacer. La route fut libre, le conducteur fonça dans la brèche pour s'enfuir.

Le regard de marbre, le corps pétrifié, son esprit paralysé, Marie était transformée en statue de bronze. Tous ses efforts réduits à néant devant son pire cauchemar. Tout ce qu'elle avait fui du Vénézuéla venait de se produire dans son paradis bâti patiemment pierre par pierre. Elle venait de voir une scène de violence, une partie du peuple qui dans une colère aveugle s'en prenait lâchement à une minorité sous prétexte que la minorité pense différemment. Imposer une idée par la terreur, c'est tout simplement du terrorisme.

Le masque de Jean tomba. Maire ne vit plus que l'animal au lieu de son collègue. Une bête imprévisible assoiffée d'une vengeance sans source.

La décision n'avait pas besoin d'être réfléchie, elle était prise dès la première seconde. Marie ne souhaitait plus participer à ces mouvements de lâcheté, déguisés sous une pseudo révolte populaire. Elle décida de partir sur le champ.

Chapitre 5

Il est 6h45, le réveil sonne, Véronique est déjà levée depuis une heure. On peut même dire qu'elle ne s'est jamais endormie. Il était impossible pour elle de savoir quand et combien de temps elle pourra dormir. Son cerveau ressemblait à une cuve de réacteur nucléaire où fusent des réactions en chaîne à l'infini. Se concentrer pour l'arrêter nécessite une énergie considérable. La moindre irrégularité dans son assoupissement provoquait une idée, remarque ou question qui à leur tour engendreraient d'autres idées, remarques ou questions. Le cerveau repartait totalement et toute la cérémonie du sommeil devait reprendre.

Un vaste marché avait éclos pour proposer à Véronique toute sorte de produits, conseils et techniques miracles pour trouver le sommeil. Elle les essayait toutes les une après les autres. En ce moment, son rituel illusoire consistait à boire une tisane aux vertus relaxantes.

Cette nuit, les annonces du gouvernement ont été plus fortes que son élixir. Suite aux manifestations et aux violences partout en France, le gouvernement a engagé des référendums pour les 3 prochains mois. Mais devant l'ampleur de la situation, le gouvernement prit aussi la décision d'augmenter le SMIC de 4 %, soit 48€ en plus pour les employés et 60€ de plus pour les patrons à verser. C'était justement ce dernier point qui hanta Véronique.

Véronique était une femme anciennement mariée. Son ancien mariage avait eu raison de son ancienne vie. Elle commença sa carrière à Paris dans un grand groupe d'assurances. Son parcours respire le cursus français parfait. Elle étudia au Lycée Charlemagne, avant d'aller à Saint-Louis en classe préparatoire puis d'intégrer Centrale. Un parcours standard qui déboucha mécaniquement dans une entreprise standard.

Depuis ses études, Véronique voyait le temps comme un ennemi. Un ennemi invisible présent à chaque instant. Un ennemi d'une régularité terrifiante. Déjà à l'école, le poids du temps lui peser. Être précisément en classe à 8h, et rester

attentif jusqu'à 10h, 12h, 16h et enfin 18h. Des examens qui transforment l'humain en machine parfaitement cadencée.

Avec regret, les réunions ont remplacé les cours. Et l'horloge omnisciente de Véronique resta même après l'école. Son bourreau continuait de la maltraiter jour après jour. Contrairement à Marie, Véronique ne voyait ni son aiguille des heures ni celle des minutes, seulement celle des secondes. De plus son aiguille n'était pas cyclique, mais linéaire. Une suite d'événements, d'urgences, de problèmes qui se succèdent sans jamais se ressembler.

Après cinq ans dans cette compagnie d'assurances, le cerveau commença à lâcher. Les transports en commun fatiguaient inlassablement son corps. La pollution et le bruit saturant l'atmosphère avaient pris possession de ses neurones. Les immenses tours de la Défense se dressaient comme des monstres immobiles la dévorant de l'intérieur. Les réunions strictement quadrillées toute la semaine, comblées par des torrents de mails rigides ont submergé son calme par une angoisse ininterrompue. Elle n'avait plus la moindre identité ni individualité, c'était une transformation obligatoire pour s'intégrer dans cette ville anonyme. La trahison de son mari termina ce travail de sape.

Elle commença comme simple assistante heureuse et finit directrice de département dépressive. Quitter Paris était nécessaire. Pour reprendre sa vie en main, elle reprit l'entreprise Zalux.

Le problème est purement mathématique, le SMIC qui augmente de 60€ par personne par mois, l'oblige à trouver 15 000€ par an. Un conflit si strict et exact ne peut être résolu que par une machine aussi froide et exacte. Déjà une heure que Véronique était rivée sur son ordinateur devant des tableaux aux dimensions inhumaines.

La spirale d'angoisse revient se creuser en elle devant ces nombres. Les comprimés d'anti-dépresseur sur sa table de chevet trahissaient encore ses habitudes parisiennes. Les prix de ses produits ne pouvaient pas compenser toute l'augmentation du SMIC au risque de perdre trop de clients. La seule solution

était d'économiser un salaire, en virant quelqu'un. À cause de la révolte populaire et pour le bien des autres employés, il fallait que quelqu'un parte. Cette personne, Véronique l'avait déjà en tête, c'était Henri, mais cette décision l'accablait.

Des personnes qu'elle souhaitait virer, elle en avait en tête et Henri n'en faisait pas partie. Ces personnes étaient invirables à cause de leur contrat extrêmement contraignant. Henri, lui, se plaisait dans son travail et participait à la survie de Zalux. Son seul défaut était d'avoir une période d'essai qui se finissait dans 2 mois. Cette période ne servait qu'à compenser la rigidité des autres CDI de l'entreprise. Henri allait faire la douloureuse expérience d'être un simple fusible. Véronique pouvait plus simplement mettre fin à un contrat de mariage qu'à un CDI. Mais elle pouvait mettre fin à la période d'essai d'Henri aussi simplement que de se désabonner de sa salle de sport.

Toute la matinée, le moral de Véronique était au plus bas, elle avait rendez-vous avec Henri à 14h. Une rage contre ce système alimentait sa tristesse. Ce système qui transforme une regrettable situation en meilleure décision à prendre. Véronique n'avait personnellement aucune raison de le licencier, elle devait supporter les conséquences d'un système qu'elle n'a pas choisi, les conséquences de personnes irresponsables.

Chapitre 6

Les violences avaient continué chaque samedi. Marie n'y a plus pris part. Le visage de Jean l'a hantée. Comment n'avait-elle rien remarqué avant ? Pourquoi cette violence ? D'où venait cette haine ? Dans quel but. Aucune de ses questions n'avaient trouvé de réponses. Jean était devenu un mystère, une énigme sociale dont le sens et même la simple existence lui échappaient totalement. Pourquoi tant de haine contre la France ? Vivait-il mal ? Dans un sens, Jean ne vivait pas aussi bien qu'il le souhaitait. Mais la France, l'avait protégé de la misère par les aides, de la maladie par l'assurance sociale, de la peur de perdre son travail par les allocations chômage. La France avait éduqué son fils gratuitement jusqu'à ses 18 ans. D'où pouvait venir la haine envers un système aussi maternel ?

La première hypothèse que Marie se posa pour expliquer le geste de Jean fut naturellement le choix de l'impulsion, de l'erreur. Jean a dû s'emporter, une erreur qu'il ne refera pas. Rien n'était plus faux, Jean adora son état, cette sensation de vie, de revanche sur les gens, sur son destin, sur le système. Jean ne parlait même que de ça à chaque pause, à chaque trajet avec Marie. Marie avait de plus en plus peur, jusqu'où les pulsions de vengeance de Jean et avec lui, celles du peuple iraient-elles ? Renverser l'état ? Instaurer une dictature ? Une guerre civile ? Les Français allaient-ils chasser les étrangers, y compris Marie ? Son perpétuel mouvement n'était plus paisible.

Le premier référendum arriva, l'enjeu était de taille, le peuple devait se décider à passer aux 30h par semaine ou rester aux 35h. Le salaire, quant à lui, baisserait seulement de 10 %. Toute la semaine, les journaux ne parlaient que de ce sujet. Une valse incessante d'experts se succéda devant les médias : experts en économie pour les répercussions sur l'emploi, experts en psychologie pour le gain en bien-être, experts en tourisme... Chacun avait son mot à dire.

À travers le peuple, peu de gens osaient aller contre les 30h. Ceux qui souhaitaient les 35h étaient aussitôt jugés comme appartenant à une secte diabolique vénérant le capitalisme et ses dérives. Marie faisait partie de cette secte, pour elle une bonne économie garantit un bon système social, et non

l'inverse.

Comme à son habitude, les opinions de Marie n'ont pas dépassé les frontières de ses pensées. Son ressenti était resté au fond d'elle. Les pauses avec ses collègues n'étaient plus aussi innocentes qu'avant. Le plaisir d'écouter les autres avec une sorte d'indifférence douce et égalitaire s'était changé en colère. Elle s'imaginait la France comme un bateau, dont elle était venue à la rame après beaucoup d'efforts. Elle voyait Jean comme un touriste du bateau, qui n'a connu que le bateau et a décidé de percer sciemment la coque. Et tous les touristes comme Jean se mettaient à percer la coque par un mélange de vengeance, jalousie et ignorance. Marie impuissante regardait le bateau prendre l'eau.

Il est 20h, sans surprise le 30h par semaine l'emporte avec une écrasante majorité. Marie est sous le choc, dans une démocratie, la violence et la terreur ont réussi à faire passer des lois malsaines pour le pays. Son idéal de France s'effaçait dans sa tête.

Jean triompha devant sa victoire. Ce basculement était la première action notable qu'il avait fait dans sa vie et dont il était fier. Il participait à une cause qui ne faisait que gagner des batailles. Dans cette cause révolutionnaire prolétaire, il s'était épanoui. Il trouvait une raison de se lever le matin, de continuer à vivre. Mais contre qui se battait-il ? Impossible à dire. Il sentait le besoin de se battre, même sans cible, se battre sans fin. Jean ne se rendait pas compte du chaos qu'il semait autour de lui, il ne voyait que son bonheur immédiat.

À l'annonce des résultats, Véronique avait replongé dans ses chiffres. Henri était parti depuis un mois. À 35h, il faut 83 personnes à l'usine pour la faire fonctionner. À 30h, il faut 89 personnes pour réaliser la même tâche. Véronique devait de nouveau trouver de l'argent pour embaucher.

Tout reporter sur le prix du produit est impossible, le stylo bondirait de 50 % d'un coup. Mais où économiser, toute l'entreprise fonctionnait au plus juste. Vendre à perte était inimaginable, la trésorerie de l'entreprise ne le permet pas, et la situation économique n'allait pas s'améliorer, les référendums n'allaient

jamais être en faveur des patrons. Véronique sentait la fin après des années de combats pour sauver l'entreprise.

Elle sursauta, se précipita vers son tiroir, le fouilla et en sortit une carte de visite jaune. La carte venait d'une startup de la région, que Véronique avait croisée dans un salon sur les technologies au service des décideurs. Sur la carte était écrit «Adella, votre comptable 100 % numérique ». Au lieu de payer les services d'un cabinet comptable, cette startup proposait aux entreprises un agent comptable dopé à l'intelligence artificielle beaucoup moins cher. Le cabinet actuel de comptabilité satisfaisait Véronique, et sur le moment, elle ne souhaitait pas en changer. Maintenant, en vue des difficultés actuelles, Véronique était prête à essayer.

Elle appela le numéro de téléphone, tomba directement sur Pascal, le patron. Il proposa de venir lui-même dans 5 jours pour lui faire une démo.

Chapitre 7

Il arriva sur le parking de Zalux, claqua la porte de sa voiture, une hybride récente. Il entra dans le bâtiment, demanda à la réceptionniste d'informer sa présence à Véronique. Elle arriva dans la minute et salua Pascal avant de l'inviter dans une salle de réunion.

Une fois installé, Pascal commença la démonstration de sa plateforme web. Véronique trouva le produit assez incroyable, le logiciel analysa tous les documents : factures, chèques, bon de commandes, tickets de caisse. Tous étaient automatiquement triés. Le logiciel offrait instantanément une image de la finance de l'entreprise, les créances clients, les dettes fournisseurs. Les factures, relances ou fiches de paye pouvaient être générées en un clic. Le logiciel remplaçait parfaitement un comptable pour un dixième de son prix.

À la fin de la démonstration, Véronique proposa d'aller manger dans un restaurant tout près. Pascal accepta avec plaisir, déjà deux heures qu'il était à Zalux. Il allèrent au restaurant, une brasserie qui avait troqué les plats traditionnels français pour une liste de burgers et salades, plus universelle, simple et rentable. Le serveur s'éloigna avec les commandes, Pascal débuta la conversation :

— Qu'est-ce qui vous a fait basculer vers nous ?

— Les dernières réformes m'obligent à faire des économies. Je n'ai que peu de marge de manœuvre, je ne peux ni licencier facilement ni augmenter le prix du stylo. Vous savez, ce n'est pas un produit de luxe, les gens veulent avant tout un stylo au meilleur prix, on a une sacrée concurrence.

— Oui, je comprends. Ces réformes sont du pain bénit pour nous, nous avons beaucoup de nouveaux clients dans votre cas.

— Cela ne m'étonne pas, ces réformes mettent les entreprises à genoux, on ne rentre pas plus d'argent qu'avant, voire moins, mais notre masse salariale ne fait qu'augmenter... Que faisiez-vous avant de lancer votre startup ?

— J'ai fait des études en informatique. Puis j'ai repris le restaurant de mes parents au début. Un vrai calvaire à gérer, ce n'est pas fait pour moi. Les humains sont les pires à gérer, ils coûtent cher, surtout en France, sont totalement

imprévisibles et peu efficaces. Le cuisinier venait tout le temps en retard, voire il ne venait pas. Les serveurs volaient dans la caisse et fumaient leur merde dans les toilettes. Mais le pire restait l'État, toutes ces charges à payer pour pouvoir embaucher quelqu'un. Le nombre de garanties et de contraintes que l'employeur doit supporter pour son employé, alors que l'employé lui n'en a rien à faire du patron. La loi française les prend pour des anges sacrés qu'il faut protéger à tout prix, je les voyais plus comme des démons qui coulaient mon restaurant. Maintenant, je gère surtout des logiciels et quelques développeurs, c'est plus simple.

— Vous y allez un peu fort, non ? Les humains ont quand même plus de qualité que les machines !

— Tout dépend des humains, certains franchement, il faut chercher finement avant de trouver une qualité, non je rigole... Je vois ce que vous voulez dire, les humains peuvent faire plus de choses qu'une machine, oui je confirme. Mais dans une entreprise, a-t-on besoin de toutes ces possibilités ?

Prenons l'exemple de votre comptable, il sait sans doute faire la cuisine, conduire une voiture ou même faire du piano. Mais avez-vous besoin de ces qualités ? Non, vous voulez juste qu'il fasse votre comptabilité. Et cette tâche est parfaitement faisable par un logiciel. Le dernier morceau compliqué était d'analyser les documents, et comme vous avez pu le voir une machine sait le faire très bien maintenant. Qu'est-ce qu'un comptable humain peut faire de plus pour votre entreprise que mon logiciel de comptabilité ?

En plus, un logiciel ne tombe pas malade, ne prend pas de congés, ne demande pas de meilleures conditions de travail, de meilleurs salaires et ne démissionnera jamais.

Véronique ne sut quoi dire, elle ne s'attendait pas à un tel point de vue. Pascal reprit :

— Et puis, je vous parle des avantages en termes managériaux ou RH, le meilleur reste sur la partie business. Maintenant que mon logiciel est développé, je peux aussi bien servir une personne en France que un million dans le monde. Avec les humains, il faut ouvrir des bureaux dans chaque ville pour s'implanter.

Mon logiciel est sur internet, déjà accessible dans le monde entier. Avec les humains, il faut former une nouvelle recrue si vous voulez un nouveau comptable, ça prend des mois de formation. Dans mon cas, il suffit d'un clic et en moins d'une minute, je dispose d'un nouveau comptable.

Il suffit de voir les plus grosses entreprises actuelles : Google, Amazon, Microsoft, Apple, elles font des dizaines de milliards d'euros avec seulement quelques dizaines de milliers d'employés. Elles se concentrent toutes sur la conception de logiciels.

Pour moi, dans les pays comme le nôtre où la main d'œuvre coûte cher, les entreprises à forte main d'œuvre et faible valeur ajoutée sont vouées à disparaître. Les plateformes web sont l'avenir, avec quelques développeurs, elles peuvent capter d'énorme valeur ajoutée à travers le monde.

— Les entreprises à forte main d'œuvre et faible valeur ajoutée, vous parlez de mon entreprise ? Vous pensez que je vais faire faillite ?

— Je n'espère évidemment pas que vous fassiez faillite. Mais vous possédez toutes les caractéristiques et les révoltes n'arrangent rien. Pascal sentit le malaise que son franc parler venait de créer, en pensant y remédier, il ajouta :

— Si vous faites faillite, vous n'avez pas à vous sentir responsable, vous êtes compétente et vous avez fait votre maximum. On ne peut pas lutter contre le souhait de la majorité de se mettre une balle dans le pied.

La serveuse surgit avec les plats. Véronique profita de la coupure pour changer de sujet. Suite au repas, elle raccompagna Pascal à sa voiture, sa visite était finie. Avant d'ouvrir la porte de sa voiture, il dit :

— Vous savez, j'étais sincère quand je disais que vous êtes compétente. Vous m'avez parlé de votre stylo connecté. Vous verrez bien si le succès est au rendez-vous. Dans ce cas le message est clair, abandonnez le stylo traditionnel, les gens souhaitent du numérique.

— Et qu'est-ce que je fais des employés ?

— À votre avis ? Enfin, mieux vaut ne pas me poser cette question.

Personnellement, j'essaierai de proposer un service autour du stylo. Quelque chose qui rapporte de l'argent tous les mois et pas seulement lors de l'achat.

— On propose déjà le stockage en ligne, on peut imaginer d'autres services, mais au point de donner envie à l'utilisateur de payer, ça risque d'être compliqué.

— Oui c'est le plus dur. J'espère vous compter prochainement comme client. À bientôt.

— À bientôt, bonne route, répondit Véronique dépitée.

Il n'y avait pas que Zalux qui cherchait désespérément à économiser de l'argent pour payer les nouvelles réformes. Toutes les entreprises ont gelé leur embauche et licencié entre 2% et 15% de leurs effectifs. Le gouvernement par pur clientélisme proposa par referendum de réguler le licenciement. Le gouvernement tailla sur mesure ce poignard, le peuple français le planta dans l'économie pourtant fragilisée avec 87% de vote favorable. Dorénavant, le patron devait faire une demande de licenciement auprès du pôle emploi local, si le marché du travail peut encaisser ces licenciements, alors seulement ils étaient acceptés.

Chapitre 8

Rayonnante au milieu de ce déluge de plastique rouge, Marie attendait le réveil de ses enfants dans sa cuisine. Elle maniait son temps à la perfection, cadencant méticuleusement son horloge interne au gré de l'agenda. Elle pouvait aussi déceler les irrégularités chez les horloges des autres. Ainsi, une réunion avec Véronique un lundi à 10h, ne pouvait venir que d'une situation d'urgence. Marie scrutait plein d'effroi, le symbole des 10h de son horloge murale.

A 10h, Véronique présenta le dernier bilan de l'entreprise depuis le lancement du stylo connecté. Les personnes étaient médusées, c'était la première fois de leur carrière à Zalux qu'ils voyaient un chiffre d'affaires monter. Depuis six mois, 2 000 stylos connectés se sont vendus, c'est moins que le stylo original, mais le stylo original se vend 9€ alors que le connecté se vend 90€. Pourtant le visage de Véronique resta fermé. Elle prit la parole :

— Comme vous le voyez, nous tenons nos objectifs de ventes et notre chiffre d'affaires a augmenté. Cela ne permet pas de rétablir la rentabilité, juste de freiner le déficit. Ce stylo nous montre le chemin pour enfin sortir Zalux de la faillite: Zalux doit se transformer d'une entreprise qui fabrique des objets de prise de note vers une entreprise qui conçoit des logiciels de prise de note. Cela implique une restructuration.

Le mot "restructuration" venait de plonger les membres de la réunion dans un cauchemar. Tous bataillaient intérieurement pour éviter de fondre en larme. Le trésorier prit la parole :

— Tu es au courant que l'on ne peut pas virer ? Même avec un Zalux en baisse, pôle emploi nous dirait non alors maintenant, avec un chiffre d'affaires en hausse...

— Oui, mais la restructuration est vitale, nous n'avons pas l'argent suffisant pour continuer avec notre masse salariale et entamer les investissements dans l'informatique. Surtout que beaucoup d'employés risquent de perdre de leur utilité avec cette refonte. On ne peut pas virer, c'est vrai, mais on peut proposer

des reconversions ou une diminution du temps de travail pour pallier au sureffectif.

— Quand comptes-tu présenter la situation ? demanda le trésorier.

— Le plus rapidement possible, répondit distinctement Véronique.

— Tu te rends bien compte que c'est explosif. Les ouvriers n'aimaient pas ce stylo, maintenant ils en ont une bonne raison.

— Si tu veux, je peux t'aider à amener le sujet, dit Marie, les textes de loi sont de leur côté, et aucune ligne ne les incite à bouger.

— J'entends bien ce que vous me dites, interrompit Véronique, ce nouveau produit nous montre clairement la nouvelle voie à suivre, cette voie bifurque totalement de notre voie traditionnelle. En prenant le virage du digital, on risque des conflits sociaux, mais on devient économiquement viable, en restant dans le statu quo, les conflits sociaux s'annoncent également et la faillite aussi. Je me laisse cinq jours pour préparer le message avant la présentation devant les employés.

Véronique venait de semer le chaos. Sans l'innovation du stylo connecté, la faillite de Zalux était inévitable. Ce futur était sombre, mais il était parfaitement connu et prédictible. En fin de compte, les gens préfèrent un futur pitoyable, mais garanti, à un hypothétique monde meilleur. Sans le nouveau stylo, Zalux serait paisiblement mort de vieillesse, après une longue, mais douce perte de santé. Maintenant, Zalux avait une infime chance de survie et une certitude de chaos à venir.

Le matin, car Marie souligna que le matin les gens sont plus calmes, tout le personnel se retrouva dans le hall d'entrée de l'entreprise. Une tension explosive contredisait la prédiction de Marie. Personne n'était venue pour négocier quoi que ce soit, ce jour n'avait d'autre raison que de démarrer la confrontation à venir.

— Je peux commencer ? Entreprit Véronique pour réclamer le silence. Sept ans que je suis chez Zalux avec vous et sept ans que j'essaye d'éviter la faillite. Le stylo Zalux, comme le marché de la papeterie, nous pousse chaque jour un peu plus vers la faillite. Nous avons revu nos coûts de production des dizaines de fois, nous avons revu notre manière de vente, notre manière de communiquer, rien n'y fait. Aujourd'hui, nous savons pourquoi. Depuis tout ce temps, nous vendons un produit incompatible avec son époque. Nous vendons un stylo pour le monde du papier, là où les humains, vous et moi compris, se sont tournés vers le monde numérique.

Cette constatation nous a été apportée par les ventes du stylo Zalux connecté, elles sont bonnes et nous encouragent à nous tourner vers des solutions de plus en plus digitales. C'est ce choix, aujourd'hui que je viens vous présenter. Zalux se tournera désormais avant tout vers la conception d'applications mobiles et de service en ligne en lien avec la prise de note. Pour autant, Zalux ne laissera pas tomber ni ses employés ni son stylo mythique, nous...

— J'aimerais bien voir ça, de ce que j'entends ça sent le roussi pour nos jobs, cria Olivier.

— De toute façon, vous ne pouvez plus nous virer, pôle emploi nous protège, rétorqua Jean.

Une approbation générale silencieuse se fit entendre.

— Nous avons toujours besoin d'employés ! C'est d'ailleurs pour ça, que nous souhaitons mettre en place un dispositif de reconversion dans l'informatique pour les employées qui...

— Et si on ne veut pas se reconvertir ? interrompit Jean. J'ai plus de 40 ans, j'ai passé l'âge d'apprendre un nouveau métier. Ce que je veux c'est de continuer à faire le même travail ici.

Véronique se dit que dans cette situation, Pascal aura sans doute répondu : "mais ton travail est devenu inutile ici", après tout cette phrase collait parfaitement à la réalité. Cependant, elle propose une tournure plus

diplomatique :

— Je comprends et sans vous mentir, oui, la vision de Zalux dans le futur sera une vision avec moins d'ouvriers. Nous souhaitons entamer un échange entre chaque employé sur les possibilités de reconversion, d'aménagement du temps de travail ou de départ volontaire.

— Combien de postes sont menacés ? demande Jean.

— Aujourd'hui, sur le stylo original nous sommes en sureffectif de 10% donc...

— Donc vous souhaitez demander gentiment à 10% des gens de partir !

— Zalux doit investir dans sa transformation numérique pour réussir, c'est pour ça qu'il...

— Maintenant que vous ne pouvez plus nous brandir la menace du licenciement, vous nous brandissez la menace de la faillite ! cria Olivier.

— Encore une fois non, nous aimons Zalux et nous voulons que ça continue. Je crois que le mieux maintenant sera de revenir vous voir individuellement avec des informations précises sur les possibilités. Merci de votre attention.

Elle avait regagné son bureau, elle s'était replongée dans ses tableaux, son univers géométrique fait de formes rectangulaires. Elle regardait ses tableaux comme d'autres regardent la Bible, pour entrevoir un message providentiel qui la sauvera de son purgatoire terrestre. Son seul sauveur était le mi-temps ou la reconversion et il n'est pas venu.

Sur son bureau se tenait une plante fanée, morte par oubli. Véronique se rappela l'aspect de cette plante quand elle la déposa. Le changement lui fit remarquer le temps écoulé. Elle se disait que dans le cycle de la vie était la vraie notion du temps. Un temps indénombrable, on ne pouvait que contempler son passage sur la nature, les animaux, les hommes. Bien loin du temps homogène donné par les montres, de sa précision mathématique. Véronique en était maintenant persuadée, les horloges autour d'elle ne mesurent pas le temps, elles le créent. Si elle pouvait vivre sans horloge, son bourreau disparaîtrait

subitement.

Véronique comprenait mieux le sentiment de Pascal et sa haine des salariés. Tous ses efforts qu'elle faisait depuis le début pour sauver l'entreprise de la faillite ne valaient rien pour eux. C'était normal à leurs yeux, qu'un humain galère sans cesse pour leur maintenir un travail. Ils ne lui devaient rien.

Le logiciel de Pascal lui donnait une aide démoralisante. Il offrait une vue plongeante et très exigeante sur la mauvaise santé de l'entreprise. Sa technologie permettait même de prévoir la trésorerie future, ce qui dans le cas de Zalux montrait une dette abyssale à venir.

Hormis un miracle, l'entreprise semblait condamnée. L'assistante de Véronique tapa à la porte.

— Oui, entre, dit Véronique

— Les salariés m'ont demandé de te transmettre ceci

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il s'agit d'un préavis de grève.

Chapitre 9

Comme tous les mercredis, Jean faisait ses courses au supermarché. Depuis le temps, il connaissait les rayons par cœur, comme la liste des courses d'ailleurs. Les mêmes pas qui conduisent devant les mêmes rayons, les mêmes gestes qui attrapent les mêmes produits. En dehors des manifestations, sa vie resta à l'identique. Les révoltes n'avaient pas ravivé l'amour pour sa femme ni fait revenir son fils. Ses courses se passèrent pratiquement inconsciemment, il venait de se réveiller pour réaliser une tâche exceptionnelle, une commande spéciale. Il se dirigea vers le rayon avec une idée très précise de l'objet. Le vit dans le rayon, tendit le bras pour le saisir. En même temps que la main se referma, il regarda le prix, 29,59€. Trop cher pour une simple écharpe même made in france, il doit y avoir moins cher sur internet. Il laissa l'écharpe pendre sur le présentoir et continua son chemin.

Jean rentra chez lui, posa le sac sur le comptoir de la cuisine. Un arrière bruit de discussion venant de la télé l'informait de la présence de sa femme. La cuisine comme les autres pièces était d'une banalité exiguë. Seule une armoire normande imposante rappelait un passé où les meubles avaient une âme en plus de leur fonctionnalité. De la simple table, jusqu'à l'horloge numérique en passant par leur amour, tout était jetable dans cette pièce. Tout se conformait aux rigueurs d'une mode actuelle sur le déclin. Les publicités dans les magazines martelaient déjà la prochaine : du bleu canard et du violet pourpre que seules des tiges métalliques viendraient perturber. Au gré des semaines et des émissions, cette nouvelle théorie du bon goût prenait forme dans l'esprit des gens. Leur malaise artificiel les pousserait bientôt à de nouveau consommer.

La conversation dans la télé s'estompa, sa femme parla :

— Tu as trouvé une écharpe ?

— Oui, mais pas au prix que je voulais, répondit Jean

— Et ta journée ?

— Mal, le grand patronat est venu nous dire que nous ne servions plus à rien.

Ils veulent nous remplacer par des logiciels.

Il déverrouilla sa tablette, ouvrit Facebook et défila les cartes sur l'écran tout en continuant de parler :

— Je le savais, je l'avais vu venir depuis le début. Ce stylo connecté était la première pièce pour détruire Zalux. Juste parce qu'un gadget se vend bien ils sont prêts à arrêter la production d'un savoir-faire ancestral. On ne s'est pas dégonflé, on n'avait pas le choix, ils nous ont mis au pied du mur, on part en grève !

— En grève ? Du jour au lendemain, sans réfléchir, sans tenter la moindre négociation ?

— On n'avait pas le choix ! Ils ne nous laissaient aucune autre option. Pourquoi es-tu toujours contre moi ?

— Je ne suis pas contre toi, j'essaie juste de comprendre comment on peut revenir en grève, alors que ce matin tout allait bien.

Jean s'enfonça un peu plus dans la page d'actualité de Facebook. Son épouse reprit :

— Allo ? Tu m'entends ?

— Je n'ai plus rien à te dire, tu m'énerves, c'est déjà assez compliqué comme ça, tu n'as pas besoin de complexifier davantage.

— Mais je ne complique rien, c'est toi qui te compliques tout seul. Toi et tes amis depuis quelques temps vous vous montez la tête contre tout et tout le monde. Toutes ces manifestations t'ont retourné le cerveau, tu vois le mal partout ! Arrête avec ta tablette tu m'agaces ! Tu deviens fou !

La perfection derrière Facebook était surprenante, Jean naviguait dans un océan infini d'informations faites pour lui. Contrairement à sa femme, aucune ne

venait lui critiquer son point de vue. Le ballet algorithmique maintenait Jean dans une forme d'attention constante hypnotique, son cerveau nageait dans un courant totalement conquis à ses pensées. Son épouse n'avait déjà plus la moindre chance de le convaincre de quelques choses.

En pleine nuit, une lumière s'alluma au 6e étage d'un HLM. Il est 5h30, Henri commence sa journée. Comme six jours par semaine, il devait se rendre à l'entrepôt de colis, prendre sa cargaison et tout livrer. La journée se terminait vers 19h. Henri n'avait ni jour de congé, ni arrêt maladie, ni chômage. Depuis son départ de Zalux, il n'avait trouvé aucun contrat pas même un CDD, les mots de Véronique raisonnaient encore dans sa tête : « Ne le prenez pas personnellement », « Vous n'avez rien à vous reprocher », « La conjoncture économique rend votre embauche impossible ». Henri ne voulait plus entendre parler ni de Zalux ni de Véronique. Il avait fait son maximum pour cette entreprise, il pensait vraiment arriver au Graal, à la stabilité, il pensait être embauché, et il finit viré.

En même temps que les portes de Zalux se sont fermées, toutes les autres entreprises ont aussi gelé leur recrutement. Les révoltes ont pétrifié les entreprises. On aurait dit qu'elles se préparaient à une guerre, toutes les ressources sont réquisitionnées, aucune ne doit être gaspillée. Devant ce désert d'emploi, Henri avait accepté de travailler à son compte comme livreur.

De tous les emplois qu'Henri avait réalisés, ce dernier était le pire. Déjà deux semaines de travail, et il n'espérait qu'une chose, arrêter. Il espérait que le marché de l'emploi se porterait mieux. Il travaillait 12h par jour pour moins que le SMIC. Il pouvait se faire virer le soir même, si le moindre de ses clients le notait mal. Il paniquait de tomber malade, car il n'avait pas d'arrêt maladie. Il paniquait de tomber en panne, car c'était son outil de travail et il n'avait pas l'argent pour le réparer. Il paniquait de perdre son travail, car il n'avait pas le droit au chômage.

Henri arriva au dépôt, prit ses colis et la liste des clients à livrer, il commença son interminable journée. Toute la matinée passa à un rythme inhumain, aucune pause, pas le temps de manger. Tous les clients le regardaient avec un sentiment d'indifférence sur sa condition. Ses clients le voyaient comme leur supérieur légitime. Après tout, ils avaient payé pour ce service et n'admettaient aucune

déconvenue. Henri se demandait, si parfois, certains clients payaient l'option express 24h juste pour acquérir ce sentiment de domination sur Henri, pour qu'il réponde au moindre de leurs désirs, dans la journée.

Une surprise vint vers le milieu de la journée, Henri devait livrer son ancien collègue Jean. Hier, avant d'aller se coucher Jean prit soin d'acheter en ligne une écharpe avec livraison express pour l'avoir dès le lendemain avant 15h. Henri sonna à la porte :

— Salut !

— Jean stupéfiait reconnu Henri il s'exclama, quelle surprise ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Les temps sont durs, j'ai pris ce boulot de livreur et j'ai justement un colis pour toi. Comment ça va sinon ?

— Les temps sont durs aussi chez Zalux, on entre en grève !

— Pourquoi, ils ont prévu d'en licencier d'autres ? Ils vont baisser vos salaires ?

— Non, ils souhaitent transformer l'entreprise. Ils nous ont vendu des reconversions ou des aménagements. On n'a pas voulu négocier et on a posé directement notre avis de grève.

— Ah oui quand même. Soit prudent, tu sais l'herbe n'est pas plus verte ailleurs, perso....

— Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? On m'a déjà tenu ce discours hier. Mais tu n'y étais pas, ils ont rien voulu n'entendre, seule la confrontation était possible.

— Excuse-moi, je ne voulais pas de froisser. C'est juste que je vis une dégringolade et franchement avec mon boulot actuel, je vois Zalux comme un Paradis.

— Un Paradis, tu plaisantes ? On n'a aucun droit, la direction n'en fait qu'à sa tête ! Bon, je peux avoir le colis ? Ce n'est pas le tout, mais normalement tu étais censé le livrer avant 15h; or il est...

— Oui c'est vrai, tiens le voilà. Passe une bonne journée.

Jean referma la porte dans la seconde après avoir pris le colis des mains d'Henri. La rapidité de la rencontre surprit Henri. Visiblement il venait de vexer Jean. Il se rappela bien sûr du sang chaud de Jean dans l'entreprise. Il se retira de la tête cette mésaventure, il se dit que Jean devait être préalablement énervé avant sa venue.

Il était déjà reparti dans son fourgon, circulant sur une route en lacet vers son futur client. Un mail surgit de son téléphone, il regarda. Une note de zéro ainsi qu'un signalement pour comportement inapproprié du livreur venait d'être rapportée. Comme convenu par son contrat, la prestation d'Henri prenait fin dès ce soir sans la moindre indemnité.

Un immense bruit de ferraille retentit dans l'habitacle, s'en suivit un silence étouffant, l'apesanteur remplit le vide laissé par le bruit. Henri gouttait à son premier moment de tranquillité depuis l'entretien avec Véronique. Henri capitula. Il venait de passer par dessus la barrière, de s'élancer dans le vide avec sa voiture. Il s'écrasa quinze mètres plus bas, mort.

Chapitre 10

À heure fixe, le spectacle de marionnettes reprenait. On voyait arriver Jean et ses collègues sur le parking de l'entreprise, Marie ne montait plus sur la scène avec eux, elle restait spectatrice en les regardant depuis son bureau. Ils vivaient dans un conte pour enfants fait de gentils, eux, face aux méchants les autres. Chaque jour de grève donnait lieu à un nouvel épisode, une cause souvent illusoire devait être combattue par les forces du bien. Chaque jour ils imaginaient entre eux un Nouveau Monde.

Aujourd'hui, l'axe du mal était l'érosion de l'achat en magasin face à l'achat en ligne. Jean raconta sa mésaventure. Henri était mort dans l'oubli. Seul le retard dans sa livraison était important.

Marie les regardait gesticuler. Ces livreurs qui ne respectent pas leur délai semblaient vraiment les frustrer. Mais pour quelle raison ? Qui tirait les fils de cette frustration perpétuelle, de cette injustice universelle ? Ils ne veulent plus se faire livrer dans la semaine, ils veulent dans la journée. Ils ne veulent plus travailler 35h, mais 30. Ils ne se satisfont pas de recevoir 1000€ d'aides, il leur faut 1500. Ils ne veulent pas juste des vacances, ils veulent aussi pouvoir voyager sur d'autres continents.

Paradoxalement, Marie voyait un mélange de socialistes et de consumérisme dans leurs comportements. Leurs bonnes conditions sociales n'étaient plus assez bien, ils en voulaient de meilleurs de préférence tout de suite et sans rien faire de plus. Réclamer toujours plus de choses sans se soucier des conséquences.

Véronique entra dans le bureau, prit une grande respiration et se mit à parler :

— Tu as l'air pensive, ça va ?

— Oui, rien de grave

— OK, j'ai eu nos développeurs. La version 2 de l'application Zalux sera prête dans 2 semaines. Cela te laisse le temps de préparer la campagne d'information.

— Comme améliorations, prolongea Marie, j'ai noté : reconnaissance d'écriture pour écrire des messages directement avec le stylo et plus d'options

pour l'application de prise de note.

— Tu oublies la possibilité de se faire une liste de chose à faire. Ce sont les trois fonctionnalités les plus demandées par nos clients.

— Oui, c'est vrai, j'ai du mal avec cette dernière. Elle n'a rien à voir avec le stylo, pourquoi les gens l'ont demandée ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Du nouveau sur la vente du stylo ?

Marie osait à peine répondre.

— Non, les ventes stagnent. Les clients sont satisfaits, ils attendent la v2. Malgré la relance sur les réseaux sociaux, les ventes ne décollent pas. On reste sur les mêmes chiffres.

— Bien, espérons que la v2 sera à la hauteur.

Véronique regagna la porte, passa le pied en dehors de la pièce. Marie la stoppa :

— On a encore combien de marge de manœuvre ?

— C'est notre dernière chance. Nous n'avons plus d'autre argent et cette grève ne fait que creuser plus vite notre trésorerie.

Véronique attendait Pascal dans le même restaurant où ils avaient déjeuné plus tôt dans l'année. Elle était à l'initiative de cette rencontre, son passage dans le numérique était loin d'être idyllique, elle voulait avoir le point de vue de Pascal.

Il arriva justement avec moins de dix minutes de retard, embrassa poliment Véronique. La conversation fut d'une monotonie inutile pendant les quinze premières minutes. Le départ du serveur avec les commandes marqua la fin de l'entraînement, Véronique entra dans le vif du sujet :

— la croissance par le numérique n'est pas au rendez-vous. On ne peut pas non plus appeler ça un échec, mais ce n'est pas suffisant pour sortir la tête de l'eau. Tu as entendu parler de notre stylo connecté ?

— Oui, j'ai lu un article sur ton produit et j'ai aussi vu quelques pubs au gré des sites web. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il se vend, mais trop peu. Les gens sont satisfaits dans l'ensemble, ils attendent la version 2 de l'application.

— Quelles fonctionnalités utilisent-ils ?

— Avant ils pouvaient utiliser le crayon dans une application de bloc-notes. Ils pouvaient faire des traits, écrire du texte, etc. La version 2 donnera la possibilité de traduire du texte manuscrit en texte électronique. Il aura aussi une liste de tâche.

— Qui a eu l'idée de la liste de tâches ? demanda Pascal.

— Ce sont les internautes. On ne comprend pas ce choix, le stylo ne sert à rien dans cette utilisation.

— Tu sembles étonnée ?

— Oui, on leur donne un bloc-notes numérique, ils veulent une liste de tâches... Ça te paraît normal à toi ?

— Plus ou moins oui. Personne n'achète un stylo pour le plaisir d'écrire sur un carnet. Le stylo et le carnet sont juste une aide dans la vie de tous les jours pour se souvenir des tâches à faire ou prendre un rendez-vous. Tout est une question d'efficacité. Faire un schéma est plus facile sur un carnet. Par contre prendre un rendez-vous ou écrire une tâche est plus simple en dehors d'un carnet. Ce que veulent tes clients c'est une application qui soit le meilleur des deux mondes. Parfaite pour faire des croquis dans un bloc-notes et parfaite pour organiser une journée par des outils spécifiques.

— Une application Zalux sans stylo, ça n'a plus rien à voir avec Zalux.

— Ça dépend, si tu vois Zalux comme un stylo, oui ce n'est plus Zalux...

Le serveur apporta les repas. Pascal continua :

— Si tu vois Zalux comme un outil efficace dans l'organisation de ta journée, alors c'est toujours du Zalux.

— Je comprends mieux maintenant. Cependant c'est trop tard, cette version 2 est notre dernière chance. Je ne peux pas tenir six mois de plus.

Ils laissèrent un silence pendant quelques bouchées. Pascal coupa l'attente :

— C'est vrai que tu es en grève ?

— J'aimerais bien personnellement être en grève, rétorqua Véronique sur un ton moqueur. Oui, mon entreprise est en grève. Ce n'est pas prêt d'avancer. Leurs revendications sont intenables. Ils me demandent de garantir leurs emplois à vie.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne peux rien faire, je n'ai pas d'arbres à argent pour donner un salaire à tout le monde. À vrai dire j'espérais que le numérique me procurerait cet arbre à argent. En soi, il l'a fait, mais il n'est pas assez gros pour tout le monde.

— Résignée ?

— Oui. Je pensais enfin avoir fini par boucher le trou qui faisait prendre l'eau à Zalux. Maintenant la grève vient de percer un nouveau trou et je n'ai pas la moindre idée de comment le boucher.

Chapitre 11

Minuit passé, Véronique était allongée sur son lit, pieds espacés largeur du bassin, paumes de main vers l'extérieur, elle regardait une lumière bleue sur son plafond. Cette lumière bleue était le dernier gadget à la mode, en synchronisant sa respiration sur l'amplitude lumineuse, Véronique devait s'endormir en seulement quelques minutes. C'était, du moins, les promesses de la startup derrière ce produit. Véronique compara cet objet aux précédentes expérimentations.

D'abord ça ressemblait beaucoup à la technique de méditation où elle devait regarder une bougie tout en respirant, technique abandonnée 2 ans plus tôt. Elle se remémora aussi les dernières découvertes sur la nuisance des lumières bleues venant des écrans, et la recommandation d'arrêter tout écran après 22h. Cette recommandation quant à elle ne fut jamais appliquée. Véronique se demanda pourquoi la lumière bleue serait devenue une aide après être une nuisance.

De toute évidence, le halo bleu sur son plafond ne risquait pas de s'imposer dans sa vie. Les chances ne jouaient pas en sa faveur, demain Véronique allait annoncer que Zalux déposait le bilan. L'entreprise n'avait plus de quoi payer les fournisseurs et les employés. Cette nuit serait une insomnie.

La nouvelle commença par la direction. La dizaine de membres de l'équipe lui faisait face. La froideur d'une slide blanche montrant un tableau aux fins traits noirs fit comprendre la situation : Zalux n'avait plus un sou. Il ne restait rien pour les employés et rien pour les fournisseurs. Véronique expliqua que les dettes et salaires pouvaient encore être réglés en arrêtant l'activité maintenant et en revendant le foncier, les brevets et autres.

Les membres de l'assistance se turent, une sorte de soulagement les remplit. Véronique arrêta dorénavant de s'acharner sur Zalux. La situation ressemblait plus à une euthanasie qu'à un assassinat. Perdre leur emploi ne leur faisait plus peur, d'énormes compensations financières étaient maintenant obtenues pour les

chômeurs. Cette si facile acceptation sur le sort de Zalux perturbait Véronique, elle s'attendait à des plaintes, des cris, mais pas un silence approbateur.

Deux heures après, elle faisait le même discours devant le reste de l'entreprise. Le même silence, une indifférence générale. Chacun faisait le calcul économique dans sa tête, il était déficitaire de se battre pour Zalux. En grève, personne ne touchait de salaire, au chômage ils toucheraient leur salaire sans effort. Même ceux ayant renoncé à la grève, voyaient plus de valeur dans un Zalux mort qui leur permettrait de toucher des aides que dans un Zalux malade qui aurait probablement réduit leur salaire un moment ou un autre.

Devant le formulaire terne et dépressif de cessation de paiement, Véronique avait les larmes aux yeux. Elle préférerait les insultes ou une grève que cette totale indifférence. Cette loi sur le doublement des allocations chômage était passée inaperçue. Bien qu'elle n'engendrait aucune dépense supplémentaire, les conséquences furent dramatiques. Véronique réalisa que depuis cette loi, plus personne ne voulait la réussite de Zalux. Tous souhaitaient secrètement la mort de l'entreprise pour profiter du chômage. Cette peur de la direction devant le passage au numérique, comme cette décision brutale de partir en grève découlait d'un choix économique mercantile que chacun dans l'entreprise fit en dépit de Véronique.

Le long périple administratif ne faisait que commencer. Le dossier déposé à la greffe en attendant le jugement par le tribunal. Véronique contactait tous ses fournisseurs pour les informer de la situation. Le mail laconique et minimaliste visait une diffusion massive en évitant tout amorçage de discussion inutilement dramatique. Aussi, la réponse de Pascal : "Il faut qu'on parle" assortie d'une réunion dans les locaux Adella fut une surprise sincère.

Les locaux d'Adella s'enfonçaient dans la ville. Loin de donner un look dépravé, la façade offrait un style soigné sans être ostentatoire. Elle servait à impressionner le visiteur venu voir Adella tout en restant discrète au piéton non initié passant devant par hasard. Véronique entra, arriva directement sur une immense table toute en longueur qui devait probablement servir pour le repas du

midi. La décoration poussait le non-conformisme comme standard absolu : des poufs servaient de bureau, des bureaux étaient accrochés aux murs verticalement comme éléments de décoration et les murs servaient à écrire dessus. Derrière ce semblant de chaos, se cachait un ajustement méthodique et parfaitement ordonné.

Assis à la grande table avec une salariée, Pascal parlait une langue à part codée par des mots anglais qui s'intégraient mal dans ses phrases. Il se tourna aussitôt vers Véronique et prit la parole :

— Je suis content que tu sois venue, j'ai à te parler, viens on va trouver une salle.

Une cinquantaine de mètres plus loin, après être passée par seulement deux open-spaces et avoir serré la main de douze personnes, Véronique avait vu toute l'équipe et les locaux. Elle se trouvait dans une salle de réunion au style industriel, volontairement grossier où l'immense écran plat faisait office d'anachronisme. Pascal prit la parole :

— Comme tu le sais, l'industrie d'internet oblige à se réinventer chaque jour pour conserver la première place. Avec nos 2 millions d'euros de chiffre d'affaires, Adella fait office de leader dans la comptabilité boostée par intelligence artificielle.

Véronique était estomaquée d'entendre le chiffre d'affaires. Zalux avec ses 120 employés et sa fabrique n'a jamais atteint une telle somme. Comment une douzaine de personnes en t-shirt dans des locaux 100 fois plus petits que Zalux pouvaient-elles faire autant d'argent ? Sans y répondre, Pascal continua à parler :

— ... proposer des logiciels dans le cloud a évidemment bon nombre d'avantages, je ne vais pas revenir dessus, il a aussi deux contraintes. La première est le fait d'être constamment à un clic de la concurrence, si notre client n'est pas satisfait du produit, il peut en quelques clics changer nos services par un concurrent. Il faut donc toujours avoir le meilleur produit.

Le deuxième défaut de l'industrie internet est qu'il s'agit d'un marché où le premier arrivé prend tout. Dès lors qu'une entreprise arrive la première sur un marché avec un bon produit, tout le monde bascule chez elle c'est facile tout est accessible en quelques clics. Ensuite la spirale vertueuse commence : parce qu'elle a beaucoup de clients son produit s'améliore, parce que son produit s'améliore elle a encore plus de clients .

Prenons l'exemple de Google, il fut le premier à proposer un algorithme de moteur de recherche puissant. Il s'accapara très vite tout le marché. Avec toutes les données récupérées, il put améliorer son algorithme et ainsi convertir encore plus de clients. Aujourd'hui malgré la concurrence, il reste le plus utilisé. Même chose avec Facebook, il fut le premier à proposer un réseau social, très vite il devient le leader. Et comme il propose la plus grosse communauté, les nouveaux arrivants vont préférer l'utiliser lui plutôt qu'un autre, tuant ainsi ces concurrents.

Nous sommes pareils, notre logiciel comptable est le leader et parce qu'il est le leader, il s'améliore plus vite que la concurrence, prenant ainsi encore plus de part. Nous devons prendre de court la concurrence dès maintenant avec de nouveaux services comme avocat, médecin ou psychologue. Tous vont prendre des années à se développer, il nous faut quelque chose d'accessible simplement qui nous rapportera de l'argent sur le long terme. Et j'ai pensé à Zalux.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, répondit Véronique avec hésitation, je peux te garantir que Zalux ne fait pas d'argent.

— Je pense que si. J' imagine Zalux comme une suite d'application pour la vie quotidienne. Il aurait une application de prise de note, une pour les tâches à faire, une pour les courses, une pour l'agenda, etc. Toutes ces applications seront liées entre elles, disponibles dans le cloud et dopées à l'intelligence artificielle. Par exemple, en analysant une tâche comme faire un gâteau, l'application te propose automatiquement les ingrédients nécessaires. Elle ajoute tout ça à ta liste de courses routinière qu'elle aura apprise. Ensuite en fonction de la taille de la liste, une estimation de temps dans le magasin sera proposée ainsi que le meilleur créneau pour y aller. On pourra aussi partager cette liste de course avec son conjoint.

Cette nouvelle image de Zalux semblait troubler Véronique. Aussi Pascal prit soin de rajouter :

— J'ai besoin de deux choses. D'une part, racheter la marque Zalux, elle inspire déjà aux gens ce rôle de serviteur indéfectible au quotidien, ça serait un énorme avantage. Ensuite, je souhaite aussi t'embaucher pour mener à bien ce projet. Tu es d'accord ?

Chapitre 12

Il est 7h15, comme chaque matin Véronique se leva en se demandant si la réponse donnée à Pascal fut la bonne. Hormis le volet administratif, la liquidation de Zalux eut le mérite de rester simple. Toutes les machines industrielles trouvèrent acquéreur à destination des pays de l'Est. Le spacieux terrain servit d'entrepôt pour un site de commerce en ligne.

Son choix fut-il le bon ? Elle mit le contact dans sa voiture avant de partir chez son employeur. Véronique avait bien sûr vendu la marque Zalux à Pascal, mais pas sa force de travail. Dans un besoin diplomatique, elle avoua ne plus vouloir entendre parler de Zalux pour le reste de sa vie. Cette rhétorique ne montrait qu'une face de la pièce. Véronique ne croyait absolument pas dans l'idée de Pascal. Si les gens n'ont pas 10€ à mettre dans un stylo pourquoi dépenseront-ils 10€ par mois pour un service en ligne ?

Véronique prit un nouveau départ, une nouvelle remise à zéro. Mais cette fois-ci sans la moindre ambition. Elle avait accepté la première offre d'emploi à l'étranger. De retour simple salariée dans une PME britannique, elle accomplissait avec beaucoup de résignation un travail médiocre contre un salaire fixe. Son principal objectif de vie se trouvait dans le fait d'optimiser au mieux son pouvoir d'achat afin de profiter d'activités qui la fassent oublier son travail, comme les voyages ou le cinéma. Une sorte de cycle, loin de ses tableaux rectiligne, où le mois en court ne sert qu'à dépenser l'argent du mois précédent tout en gagnant assez d'argent pour le mois suivant.

À bientôt 40 ans, Véronique voulait trouver un mari et fonder une famille. Dans sa vie, le début de sa carrière se transformait comme une tâche, un errement dans une vie fantasmée avant de reprendre le chemin du moule social avec 20 années de retard. Difficile à dire si sa vie se rapprochait plus de Marie ou de Jean. Sans doute un peu des deux, seule la monotonie l'aidera à choisir un style de vie.

Les deux mois au sein de la nouvelle entreprise avaient déjà réalisé un travail d'aseptisation remarquable. Véronique conduisit la voiture maintenant mécaniquement jusqu'au travail. Le goût du risque et de l'ambition tendait vers zéro. Les deux ans passèrent aussi vite que deux mois. Quelques dossiers plus urgents que d'autres ainsi que quelques rencontres amoureuses donnaient un semblant de variation dans une vie pourtant parfaitement calibrée.

Depuis l'Angleterre, Véronique assistait à la décomposition de l'économie française. Le taux de chômage grimpait maintenant à 43%, beaucoup d'entreprises avaient mis la clé sous la porte.

L'état n'avait plus l'argent pour financer les différentes allocations. Auparavant, les entreprises finançaient une grande part du régime social par les charges patronales et salariales, la collecte de la TVA ou les différents impôts. La disparition en quelques mois des entreprises pénalisait fortement le budget de l'état.

Véronique lisait justement un article sur la dureté de la vie en France depuis l'apparition du point richesse. Ces points venaient se substituer aux allocations en euro. Comme plus aucune banque ne souhaitait accorder un prêt au pays, le gouvernement fabriqua une sorte de fausse monnaie appelée "point richesse" pour payer les allocations.

Même si aucune statistique n'avait fuité de la part du gouvernement, le journaliste calcula que les points richesses prirent une inflation de 357% en seulement deux mois.

Le journaliste continua par l'interview de français répondant que depuis l'instauration du point, ils n'avaient plus assez pour vivre. La tension monta d'un cran dans tout le pays. Les enjeux venaient d'augmenter. Pour les manifestants, il ne s'agissait plus d'améliorer leur vie, mais de survivre. L'état plus pauvre que jamais devait désamorcer une colère voulant plus d'aide.

Pour le journaliste, la situation devenait explosive. Le prochain débordement à Paris pouvait se transformer en révolution. Pour Véronique, tout cela était du passé. Le sort de la France ne l'intéressait plus.

Ce vendredi, Véronique se tenait une épaule contre le mur, une tasse de café dans une main. Comme chaque vendredi, elle devait trouver avec ses collègues un bar après le boulot. Comme chaque vendredi, le choix se portait sur quatre bars où l'équipe à ses habitudes. Le traditionnel débat représentait avant tout un exercice de style utile pour meubler une conversation. Le choix s'arrêta sur le "dark horse", un pub connu pour sa décoration soignée plus que pour la cuisine du chef.

Une stagiaire sortit le dernier smartphone, tapota sur son écran avant de crier en direction de l'appareil :

— Zalux ! Bloque-moi une soirée ce soir au dark horse de 19h à 23h.

Le téléphone répliqua d'une voix calme comme pour tenter désespérément de calmer son utilisatrice :

— Votre cours de peinture est prévu à la même heure. Un autre horaire est disponible samedi 16h. Dois-je le déplacer ?

— Oui

— Un repas est prévu samedi 12h. Je prévois 1h15 pour vous préparer et 1h de trajet. Voulez-vous un réveil à 9h45 ?

— heu... effectivement ce n'est pas bête. Oui également !

— Créneaux de 19h à 23h bloqué au dark horse. Cours de peinture déplacé demain à 16h. Réveil programmé demain matin 9h45. Temps de sommeil estimé pour vous 9h12.

— Merci Zalux !